

Abdellah  
**Taïa**

# **La vie lente**

R O M A N

Abdellah  
**TAÏA**

Seuil





# LA VIE LENTE



*ABDELLAH TAÏA*

# LA VIE LENTE

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-142186-6

© Éditions du Seuil, mars 2019,  
à l'exception des langues allemande,  
anglaise pour les États-Unis et arabe.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Pour Fadwa Islah*





*Mon esprit a connu la liberté de la solitude et  
l'isolement de la pensée pendant trop longtemps.  
Il sait déjà ce qu'il faut détruire. Et à tout prix.*

*Agustín Gómez-Arcos, L'Agneau carnivore*



## Antoine

Les cimetières ce n'est pas ce qui manque à Paris, madame Marty.

Je lui ai crié dessus cette phrase trois fois. Non. Je l'ai vomie. Hors de moi. Il fallait que je gagne. Je ne pensais qu'à cela. Ne pas la laisser me manipuler encore une fois, me traiter comme son fils. Je ne suis pas son fils, vous comprenez, monsieur. Je ne suis rien pour elle. Rien. Je m'appelle Mounir, pas Julien. Et je n'habite rue de Turenne que depuis trois ans.

Madame Marty, je la connais et je ne la connais pas vraiment.

J'ai ouvert la porte de mon appartement au 4<sup>e</sup> étage et je me suis mis à l'attendre. J'arrive, je descends, on a réglé cette affaire une fois pour toutes, elle a dit.

J'ai essayé de respirer calmement. Fermer les yeux. Revenir à moi-même. Je n'y suis pas arrivé. C'était trop tard de toute façon. Il fallait aller jusqu'au bout. Je cherchais la bagarre moi aussi ce jour-là, je l'avoue. Augmenter l'intensité. Plus de feu. Plus de cris. Plus de venin. Plus de mots meurtriers. J'ai attendu sur le palier. Je l'entendais qui marchait dans son minuscule studio comme un vieux lion dans sa cage au zoo. Je savais ce qui allait se passer.

J'ai attendu.

Mon cœur voulait lui accorder une petite chance. Qu'elle reste chez elle. Qu'elle ne sorte pas sur le palier. Qu'elle redevienne une mère aimante, une femme qui donne de l'amour en cuisinant pour les autres presque gratuitement, une vieille Française qui suscite la pitié. Ma peau voulait l'inverse. Aller à la confrontation. Que je dise enfin toute ma vérité sur la situation pourrissant entre nous deux depuis plusieurs mois. Que les mots durs sortent de moi et blessent. Blesser sans regret. Il me fallait me venger.

Je sais, monsieur, que c'est idiot de réagir comme ça. Elle a plus de 80 ans et je n'en ai que 40. Je savais que je devais prendre sur moi encore une fois. La laisser exploser jusqu'à ce qu'elle se calme d'elle-même. Mais pas ce

jour-là. Pas après ce qu'elle m'avait fait trois jours durant. Non. Je m'en foutais qu'elle soit vieille. Je ne pensais qu'à moi. Sauver ma peau. Sauver ma race si je peux dire. Et rien n'aurait pu me ramener à la raison. Je ne dormais plus. Vous comprenez, monsieur l'inspecteur. Je ne dormais plus. À cause d'elle. À cause de son bruit.

Trois nuits sans sommeil avaient fait de moi un fou, un enragé, un révolté possédé, comme cet homme arabe prisonnier à Guantánamo que j'avais vu une fois à la télévision. Il était noir de colère, noir d'amertume et de désarroi. Suicidaire. Devant lui il y avait trois militaires américains au visage cagoulé. Ils étaient froids, très froids. Et lui, les yeux rouges, il vociférait des mots sales en arabe qu'ils ne comprenaient pas. Des insultes. Des malédictions. Des menaces. Il était extrêmement agité. Il allait et venait tout en continuant de crier. Il a fini par se calmer de lui-même. Une seconde. Deux secondes. Trois secondes. Et il s'est évanoui.

J'étais sur le même fil que lui. Plus rien n'avait d'importance. Ni l'avenir en France. Ni l'avenir au Maroc. Et encore moins l'avenir de l'adulte désarmé, domestiqué, que j'étais devenu depuis que j'avais choisi l'émigration.

Un rien et je bascule. Un rien et je saute. Un rien et j'explose.

Je ne supportais plus cette nouvelle voix dans ma tête. Elle était là tout le temps et elle me disait que j'étais nul, que la France, à vouloir me cultiver, me civiliser, m'avait castré. Mais est-ce que tu te vois un peu, pauvre chose, pauvre et imbécile Mounir ? Regarde. Regarde bien dans le miroir. C'est qui ? Toi ? Non. Non, ce n'est plus toi. Tu n'es plus digne de ce très beau prénom. Mounir. Tu devrais t'appeler Philippe ou Baptiste. Ou alors, tiens, pourquoi pas, Fabien. Cela t'irait mieux. Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible. Tu n'es plus un Arabe, on dirait. Regarde-toi, c'est bien, regarde profond. Qu'est-ce que tu vois ? Tu sais que j'ai raison. Tu as peur d'eux maintenant. Tu leur es soumis et tu te soucies trop de ce qu'ils pensent de toi. Bien élevé. Bien éduqué. Docile, quoi. Fade. Mou. Ennuyeux. Pas de couilles. Plus de fierté arabe en toi. Tu es sans espoir. Tu ferais mieux de te jeter par la fenêtre puisque, depuis trois ans, tu as renoncé à cette flamme en toi, ce petit côté sauvage qui faisait que tu leur résistais un peu quand même. La flamme en toi, c'est parti. Le feu en toi, c'est fini. Il n'y a plus rien. Il y a juste ce Mounir que tu es à présent, un Mounir indigne de l'autre Mounir. Tu entends ce que je dis ? Tu vas faire quelque chose pour changer, redevenir ce que tu as été ? Ou bien

tu vas nous faire encore le déprimé qui n'en peut plus du gris de Paris, de la solitude de Paris, et de tous ces Parisiens qui, année après année, tirent une gueule pas possible ?... Quoi ? Tu dis quelque chose ?... Ah... bon... je croyais... je croyais... C'est cela. Dors. Avale un anxiolytique et continue de dormir. Dormir. Dormir.

Pardon, monsieur l'inspecteur, pardon. Je l'entends encore, la voix. Elle prend encore le contrôle et me fait dire des choses terribles qui n'arrangent jamais rien dans ma vie. Pardon.

Je reprends l'histoire dans l'ordre ? Oui ?

Alors, je reprends.

Sur le palier je me suis mis à compter les secondes. L'espoir était de nouveau là : madame Marty a peut-être renoncé. Je devrais faire comme elle : rentrer chez moi, me cacher entre les murs de ce deux-pièces maudit, ou bien sortir, oui sortir, m'évader un petit moment, marcher, marcher jusque là-haut, Belleville, jusqu'aux Buttes-Chaumont, jusqu'au Temple de l'Amour, être au-dessus de ce monde soudain si étroit, respirer, fermer les yeux, un autre air, voyager je ne sais où, et puis, vaincu, las,

résigné, redescendre. Revenir au territoire chic et froid de la rue de Turenne.

Madame Marty voulait de l'action. Le sang en elle n'avait pas refroidi. La vie trop calme dans cet immeuble, où les habitants jouaient sans jamais se fatiguer aux gens civilisés, ne lui convenait plus. L'hystérie entre elle et moi avait encore besoin d'un final digne de ce nom. Quelque chose d'absolument atroce, de définitif, devait être dit pour qu'enfin nous soyons satisfaits. Ce n'était plus une dispute mais un combat.

Qui va gagner ? Qui va mater l'autre ?

Du palier de son 5<sup>e</sup> étage, elle a crié : J'en ai marre, j'en ai marre ! Depuis que tu es arrivé je vis dans la terreur. La terreur de te déranger, de t'empêcher de dormir, de t'empêcher de travailler, de t'empêcher de faire la sieste... Eh bien, c'est fini, tout ça, tu m'as fait suffisamment peur comme ça. J'en ai marre.

Elle savait parfaitement que c'était faux. Je ne l'ai jamais menacée, je ne l'ai jamais torturée. Mais c'est vrai, c'est plus que vrai, elle m'empêchait de dormir. Et on ne peut pas vivre sans dormir.



J'ai l'impression que depuis trois ans je n'ai pas dormi. Fermé les yeux, oui. Un sommeil léger, oui. Mais jamais profond. Jamais une nuit complète à satiété. Jamais, jamais. À force de ne pas dormir, vous comprenez, j'ai perdu le contrôle. Je suis devenu fou. Je sais que c'est peut-être exagéré de parler comme ça mais, je vous le jure, je n'étais plus moi-même. La voix dans ma tête me disait de faire des choses terribles. Encore plus terribles. Déjà, je passais mes journées à les maudire, elle et l'autre, l'Autrichienne blonde. Sandra. À elle, je ne pouvais rien dire, elle m'impressionnait trop. Je suis sûr qu'appeler la police pour m'embarquer, c'était son idée.

Je la hais, cette Sandra, je la hais. Je me suis vengé d'elle à ma manière. Je l'avoue. Rien de grave. Rien de sérieux.

Madame Marty, non. Je ne la hais pas. Je ne l'ai jamais haïe. Et on n'a pas été toujours en conflit.

Je vais appeler la police, elle a dit.

La police ? ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ? C'est toi qui me tortures depuis...

J'ai peur de toi... maintenant... Tu es arabe, j'ai peur de toi...

Je savais parfaitement que madame Marty n'était pas raciste. Pas elle. Mais voilà, on était en 2017. Deux ans après l'attentat à *Charlie Hebdo*. Tout était devenu possible. Les gens en France n'étaient plus les mêmes.

Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que j'arrête de vivre pour que tu puisses dormir tranquille ?

Oui, c'est ce que je veux.

Je m'en fous, Mounir. J'en ai marre. Maaarrreeeee !

Elle voulait m'impressionner par ce cri. Cela n'a pas marché. Je n'ai rien dit. Mon silence l'a désarçonnée. Que va-t-elle faire à présent ? Qu'est-ce qu'elle va inventer ?

Elle a commencé à descendre l'escalier. Puis elle s'est arrêtée. Elle me regardait. Je la regardais. J'ai eu pitié d'elle, c'est vrai. Tout cela était ridicule. Mais c'était trop tard pour revenir en arrière.

Madame Marty avait l'air défaite. Elle transpirait. Elle était comme l'actrice américaine Bette Davis à la fin du film « Qu'est-il arrivé à Baby Jane ? ». L'ombre d'elle-même. Folle. Au bout de la vie. La mort qui lui tend la main.

Je renonce. Je rentre chez moi. Elle a l'âge de ma mère.  
Je renonce.

C'est à ce moment-là qu'elle m'a menacé de nouveau.

Je vais appeler la police.

Je n'ai pas peur de la police, madame Marty.

Ah bon... Ici on est France, ici... Ici pas le Maroc, ici.

Elle me parlait comme on parlait aux indigènes. En mauvais français. Sans le vouloir peut-être, elle avait retrouvé les réflexes pour diminuer l'autre, l'étranger, le colonisé, l'immigré, le ramener à sa vraie place : en situation d'infériorité éternelle par rapport aux autres, tous les autres. Même madame Marty, pauvre Française qui survit depuis les années 1970 dans un studio de 14 mètres carrés, pouvait et savait utiliser parfois le langage des maîtres pour se défendre. Quelque chose enfoui profondément est remonté. Hé, toi, Mounir, tu as beau avoir obtenu un doctorat en littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Sorbonne, tu es inférieur à moi. Tu restes un Marocain, quoi qu'il arrive, ne l'oublie pas. Ne l'oublie jamais.

Ici France. Ici pas Maroc.

Je n'ai peur de rien, moi, madame Marty. Mes papiers sont en règle.

C'est ce qu'on va voir.

Appelle la police si tu veux. Allez. Vas-y. Je reste ici sur le palier. Vas-y. Qu'est-ce que tu attends ?

Elle s'est tue pendant cinq secondes, le temps j'imagine de trouver une nouvelle stratégie, et elle a crié.

Tu vas me tuer ! J'ai de l'hypertension, tu le sais très bien. Je prends des médicaments, beaucoup de médicaments. Tu comprends ? Tu entends ? Tu vas me tuer... Je vais mourir à cause de toi et de tes névroses. Je vais mourir. C'est ça que tu veux ?

Ce à quoi j'ai répondu, ravi et inconscient à la fois : Mais vas-y, meurs. Meurs. Les cimetières ce n'est pas ce qui manque à Paris, madame Marty. Tu veux que j'en choisisse un pour toi ?

Ç'a été comme si je lui avais planté un couteau dans le cœur. Elle s'est calmée d'un coup. Son visage était devenu



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 142183 (xxx)  
*Imprimé en France*